



HAL
open science

Codification des connaissances et question du langage : identité et coordination au sein des communautés et des collectifs

Claude Paraponaris, Anne Rohr

► To cite this version:

Claude Paraponaris, Anne Rohr. Codification des connaissances et question du langage : identité et coordination au sein des communautés et des collectifs. 2015. halshs-01138704

HAL Id: halshs-01138704

<https://shs.hal.science/halshs-01138704v1>

Preprint submitted on 3 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Codification des connaissances et question du langage : identité et coordination au sein des communautés et des collectifs

Claude Paraponaris

Aix Marseille Université, CNRS, LEST UMR 7317, 13626, Aix en Provence, France
35 Av. Jules Ferry, 13626 Aix-en-Provence Cedex 01
claude.paraponaris@univ-amu.fr

Anne Rohr

Université Toulouse2– Jean Jaurès - CLLE – ERSS, UMR 5263, Toulouse, France
Maison de la Recherche
5, allées A. Machado, 31058 Toulouse Cedex 1
rohr@univ-tlse2.fr

Résumé

Cette communication propose une approche du rôle attribué au langage dans l'élaboration et la transmission des connaissances. Nous montrons qu'une analyse des énoncés et des discours permet de spécifier davantage l'activité des communautés de savoir et qu'elle appuie l'identification d'une nouvelle catégorie – le collectif – qui présente des processus distincts d'identification et de fonctionnement. Pour cela, nous mobilisons certaines théories des sciences du langage, plus précisément des éléments de l'analyse du discours, des grammaires langagières et des imaginaires linguistiques afin d'en faire des outils permettant de différencier les modalités de création collective. En définitive nous confirmons la pertinence de la catégorie *Collectif* dans ses dimensions d'imaginaires linguistiques et d'activité cognitive organisée.

Mots-clés : langage, imaginaire linguistique, norme, communauté, collectif.

Codification des connaissances et question du langage : identité et coordination au sein des communautés et des collectifs

« Tous les moyens de l'esprit sont enfermés dans le langage ;
et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout ».

Alain, Propos sur l'éducation

« La codification consiste à formuler une connaissance
en utilisant un langage reconnu par une communauté d'acteurs »

Cowan, David and Foray

“The explicit economics of knowledge codification”,
Industrial and Corporate Change, 2000.

Introduction

Cette communication propose une approche du rôle attribué au langage dans l'élaboration et la transmission des connaissances. Nous souhaitons montrer qu'une analyse des énoncés et des discours permet de spécifier davantage l'activité des communautés de savoir et qu'elle consolide l'identification d'une nouvelle catégorie – le collectif – qui présente des processus distincts d'identification et de fonctionnement. Pour cela, il est nécessaire de mobiliser certaines théories des sciences du langage, plus précisément des éléments de l'analyse du discours afin d'en faire des outils permettant de différencier les modalités de création collective.

Si la cognition a acquis le rang de fonction principale au sein de la firme au côté de l'incitation et de la coordination (Cohendet et alii., 1998), nous disposons à ce jour de très peu de travaux rendant compte des types de discours par lesquelles circulent les connaissances dans les organisations. Certes des méthodes sont disponibles pour représenter les connaissances selon les axiomatiques sémiologique et systémique et les mettre à disposition des utilisateurs potentiels (Dieng, 2000, Ermine, 1996). Certes les espaces de l'expansion des connaissances sont également bien répertoriés : les sociétés et les organisations, les communautés et groupes divers (Foray, 2000, 2002). Cependant très peu d'attention est portée aux modes de production et de transmission des messages, à savoir l'écrit et l'oral ainsi que les types de normes sociolinguistiques qui régissent leur utilisation. Or, la connaissance existe aussi et surtout sous forme de messages échangés et de documents (Sperber et Wilson, 1989).

Si l'on considère que contenu et processus de connaissance entretiennent des liens étroits, qu'ils permettent le progrès de la connaissance (« systèmes cognitifs fonctionnels » selon Cole et Scribner, 1974), alors il s'ensuit que les contenus ne changent pas seuls. Ils changent

grâce à des processus de communication permettant les interactions et produisant en définitive la culture. En effet, « la variation des modes de communication est souvent aussi importante que celle des modes de production, car elle implique un développement tant des relations entre individus que des possibilités de stockage, d'analyse et de création dans l'ordre du savoir » (Goody, 1977, 1979, 86). Dans cette perspective nous différencions communautés de pratique (canal linguistique oral dominant) et communauté épistémique (canal de l'écrit dominant), puis nous distinguons cette dernière du collectif à partir d'une approche en termes d'imaginaire linguistique.

Nous proposons ainsi de mettre en lumière l'importance du langage dans la production de connaissances dans la perspective des communautés de savoir. L'intérêt porté aux communautés réside dans leur autonomie pour ce qui concerne leur structuration et leur système de production des connaissances. Notre propos interroge directement cette autonomie. Il est question d'exercice du pouvoir légitime. Une communauté épistémique fonde sa légitimité sur la qualification de ses membres, l'accumulation ordonnée des connaissances et le respect d'une autorité procédurale (même si Kuhn, 1962, nous rappelle que toutes les règles n'y sont pas explicitées, ni d'ailleurs explicites par l'observateur). La forme du *collectif* que nous souhaitons introniser se présente dans un autre registre d'autonomie : celle-ci n'émane pas de la dimension scientifique de l'activité, mais d'un projet de changement social plus ou moins ambitieux qui tend à remettre en cause certaines activités économiques.

Dans une première partie nous établissons l'appareil analytique qui nous semble conforme à une telle étude des communautés de savoir. Il s'agit de montrer de quelle manière une communauté existe en tant que communauté de langage. Suivant une inspiration proche de celle de Girin, nous mettons en évidence la convergence des systèmes de représentation des connaissances et des théories de l'interprétation. Nous mettons en évidence les dynamiques des grammaires linguistiques pour finalement centrer notre appareil sur les imaginaires linguistiques comme moteur de l'apprentissage cognitif.

La seconde partie est consacrée à la comparaison entre communautés épistémiques et collectifs à l'aide d'une analyse sémantique assistée par un logiciel spécialisé qui permet de faire émerger des associations sémantiques de type synonymique dans les réseaux sémantiques pour les relier ensuite aux catégories des imaginaires linguistiques. S'en dégagera une différenciation des communautés épistémiques et des collectifs quant à leur usage des normes linguistiques

1. Les langages des connaissances

A la fin des années 80 puis au début des années 2000, Jacques Girin posait le constat du très faible nombre de recherches consacrées au langage dans le domaine de la théorie des organisations. Ce constat peut être reconduit aujourd'hui à l'ère des dynamiques cognitives. Pourtant les organisations font toujours un grand usage du langage aussi bien oral qu'écrit. L'oral structure les activités des groupes et des communautés de pratique (CoPs) et le langage écrit connaît une progression inédite dans les espaces numériques (forums, blogs, communautés en ligne).

Lorsque l'on s'intéresse aux activités de création et de partage des connaissances, investir le champ des théories du langage peut apporter un éclairage utile à la compréhension du fonctionnement des organisations, et en particulier à l'étude des dynamiques cognitives

C'est dans cette perspective que nous proposons d'intégrer quelques concepts issus de l'analyse du discours en linguistique. Rappeler tout d'abord la convergence entre représentation des connaissances et théories du langage (i. e. les fonctions du langage), présenter les modes et types de discours et leur association aux situations de gestion, puis finalement montrer l'apport des Imaginaires Linguistiques (IL) à l'étude des communautés langagières.

1.1. Représentation des connaissances et théorie du langage

Il existe un parallélisme fort entre l'approche de modélisation des connaissances (Ermine, 1996, 2007) qui utilise le triangle sémiotique (syntaxe – sémantique – pragmatique) et l'approche des énoncés langagiers (Girin, 1990) qui définit trois composants d'analyse : littéral (simple décodage qui donne un élément de signification), indexical (qui ne peut être compris qu'en référence à une situation déterminée), contextuel (dont l'interprétation exige une confrontation avec des contextes).

Girin (1990 : 7, pagination document CRG) rappelle que le langage est un outil d'élaboration des représentations qui fonctionne de manière collective au sein des organisations. De ce fait, fonction cognitive et fonction de communication sont intrinsèquement liées.

La fonction de communication du langage est biface : elle est orientée vers l'activité et vers l'ordre social. Chacun des actes de communication met en jeu des représentations sur les objets et sur les relations. C'est ici qu'intervient la fonction centrale de symbolisation qui suppose plusieurs opérations cognitives. Girin identifie quatre types

d'opérations : l'apprentissage, la production lexicale, l'élaboration d'un propos et l'interprétation collective.

L'apprentissage se fait par l'utilisation du langage en contexte communicationnel : il s'agit d'un langage choisi, spécifique en situation et destiné à faire évoluer un état (le dialogue socratique en est un bon exemple). La production lexicale accompagne chaque technique au sein de l'organisation, plusieurs lexiques particuliers coexistent pour rendre compte du rapport des utilisateurs et concepteurs à l'outillage (Gardin, 1988). Ainsi tout document élaboré et utilisé dans l'organisation représente un ensemble de connaissances (Poitou, 1995). L'élaboration d'un propos ou « mise en texte » constitue également une opération cognitive du langage qui consiste à formuler quelque chose qui définit notre rapport au réel. Ce qui conduit Girin à proposer que « parler et écrire c'est mettre des impressions confuses à l'épreuve du langage » (1990, 20). Dans des modèles de production du langage (issus de la psycholinguistique cognitive, Levelt, 1989), ces « impressions confuses » correspondent aux procédures initiales de la production de messages, de l'intention de communiquer un contenu jusqu'à sa mise en forme lexicale et syntaxique.

Enfin, l'interprétation est l'opération qu'il faut en partie concevoir en situation, c'est-à-dire sans négliger aucune des trois composantes d'analyse de l'énoncé : littéral (simple décodage qui donne un élément de signification), indexical (qui ne peut être compris qu'en référence à une situation déterminée), contextuel (dont l'interprétation exige une confrontation avec des contextes).

A défaut d'être investies par les recherches en économie et en management, ces opérations ont fait l'objet de travaux importants en sociolinguistique (depuis Labov, 1976). Le concept de *grammaire langagière* constitue un exemple très illustratif à notre sens de la richesse des perspectives offertes par ces travaux. L'un des intérêts majeurs pour notre propos consiste en ce que les grammaires langagières permettent de fonder l'existence de communautés. On doit à Jean-Marc Ferry (1991, 2004) l'une des théorisations de ces grammaires¹. L'idée consiste à rendre compte des processus d'élaboration des discours par les sujets à propos de leur expérience. Les expériences vécues par chacun font l'objet de récits de mieux en mieux structurés qui forment progressivement des discours qui construisent à leur tour l'expérience.

1 - Plusieurs types de grammaires sont possibles, à titre d'illustration (d'après Hajek, 2011) : *grammaire iconique* (évocations en chaîne et condensations d'images), *indicielle* (incorporant la valeur évocationnelle de l'icône pour indiquer un événement possible dont le caractère tend à être imputé à l'élément rencontré), *propositionnelle* (ouvre la possibilité d'une appropriation du monde objectif et prépare une temporalité), *discursive* (organise un milieu de confrontation du sens différentiel de l'expérience liée à l'agir tout en en faisant un savoir transmissible).

Dans ces processus, un lien cumulatif s'instaure entre cognition et langage. Les connaissances produites dans et par les grammaires langagières apportent leur contribution à la définition de communautés d'acteurs, elles font l'objet de discussions collectives et de révisions. Si bien que l'on peut en faire une analyse sociologique. Dans ce cas, l'activité de *symbolisation* définit comme une activité publique, collectivement constituée et reposant sur des conventions (Hajek, 2011). C'est-à-dire que « la liaison externe d'un mot et de sa référence suppose l'acte de baptême public d'un objet, d'un paradigme, d'une perception » (De Munck 1999, 10). Emetteur et récepteur ne sont pas seuls dans un face à face : ils sont immergés dans un contexte qui nécessite et autorise certaines compétences. La signification se caractérise aussi par une composante pragmatique (et non plus seulement perceptive) ou une compétence à utiliser, dans un contexte d'usage adéquat. Ces situations de communication, très structurées finalement, sont dénommées des « stéréotypes » (Putnam, 1994).

C'est dans ce cadre que l'on peut traiter d'apprentissage. L'apprentissage s'opère en grande partie à travers le langage qui permet de réajuster références et stéréotypes, dans le jeu d'une différenciation socioculturelle des communautés interprétatives (De Munck, 1999 : 85). L'apprentissage permet à chacun dans la communauté de s'établir, de s'identifier et d'évoluer.

Les grammaires dont il est question ici permettent de pratiquer une véritable archéologie non seulement du langage, mais plus généralement des expériences humaines et organisationnelles ou encore politiques. C'est ce que Ferry (1991 : 84) présente en termes de milieux au sein desquels se forment différents types d'agir et de langages réflexifs du discours. Ces grammaires peuvent donc nous être utiles dans notre projet puisqu'elles dévoilent la dynamique de l'activité de symbolisation des communautés.

1.2. Des unités de langage bien identifiées dans les situations d'interaction

On peut apporter des illustrations pour la compréhension de cette activité de symbolisation en contexte. La théorie des genres apporte ces précisions en différenciant *ensembles discursifs* et *activités discursives particulières*.

Kerbrat-Orecchioni et Traverso (2004) distinguent ces deux registres pour montrer leur association en situation. Les genres de type 1 (G1) qualifiés d'« événements de communication » ou « types d'interactions » correspondent à des ensembles discursifs plus ou moins institutionnalisés dans une société donnée. Les expressions les plus couramment

utilisées à ce niveau sont *speech events* ou *communicative events*², lesquels sont associés à la fois à des *speech situations* et à des *speech communities* (les G1 sont culturellement spécifiques).

Les genres de type 2 (G2) sont des types de discours, ou bien des types d'« activités discursives ». Ce sont des types plus abstraits de discours caractérisés par certains traits de nature discursivo-rhétorico-pragmatique. Ils correspondent, dans les travaux sur l'oral, d'une part à certaines catégories discursives identiques à celles de l'écrit (narration, description, argumentation), d'autre part, à certaines de ces unités pragmatiques que sont les actes de langage ou les « échanges ».

Les G1 sont composés de G2, « la plupart des textes se présentent comme des mélanges de plusieurs types de séquences » (Adam, 1992, 195), donc de plusieurs types de types (Tableau 1).

Nous retrouvons la dialectique définie par Girin entre situation de gestion et contexte. « Les contextes sont des modes de lecture de la situation. Ce sont des *structures d'interprétation*, des *schémas cognitifs*, dont chacun dispose pour comprendre les événements qui s'y produisent, et comprendre en particulier les événements langagiers » (1990, 31). Les G2 jouent le rôle de ces structures d'interprétation. Et ils vont nous aider à qualifier plusieurs types de G1 au sein des communautés. Le tableau 1 fournit plusieurs critères de distinction au sein des G1 et indique plusieurs modalités de « mélanges » entre les deux registres.

Tableau 1 – Genres d'interaction langagière et critères d'analyse

| | G 1 | G 2 |
|---|--|--|
| critères | Externes Nature et destination du site Nature du format participatif Nature du canal But de l'interaction Degré de formalité et de planification de l'échange Degré d'interactivité | Internes Eléments du matériel linguistique et de l'organisation discursive (Biber, 1994 ; emploi des temps, forme des énoncés et leur organisation séquentielle, nature des actes de langage et des routines, types de connecteurs utilisés) |
| exemples | Entretiens Réunions Interactions de service Interactions de travail | Argumentation Récit Salutations Reconnaissables indépendamment des événements dans lesquels ils s'inscrivent |
| mélanges (perspective syntagmatique) | Se présentent comme une succession ou une imbrication de séquences relevant de différents G2 | |

2 - « Genres often coincide with speech events, but they must be treated as analytically independent of them. They may occur in (or as) different events » (Hymes, 1972, 61).

| | | |
|--|--|--|
| mélanges (perspective paradigmatique) | Caractère hybride relevant à la fois de plusieurs catégories | |
|--|--|--|

Source : d'après Kerbrat-Orecchioni et Traverso (2004).

Enfin, il reste à définir le rôle essentiel du sujet dans son rapport à la langue pour offrir un tableau plus complet des dynamiques cognitives.

1.3. Les imaginaires linguistiques

Le modèle de l'Imaginaire linguistique (IL) mis au point par Anne-Marie Houdebine (1993) se propose de rendre compte du rapport du sujet à sa langue. Ce modèle s'inspire à la fois des acquis de la sociolinguistique et de la linguistique fonctionnelle. Il a été élaboré à partir d'une réflexion sur les représentations sociales de la langue et sur leur rôle dans l'évaluation de la langue. Ce rapport à la langue se fonde sur des normes qui sont des fictions au sens de Hjelmslev³ (1942).

L'inspiration de ce modèle remonte aux travaux de Martinet (1969) à propos de la supposée beauté de la langue : peut-on dire que la langue française est une belle langue ? Selon des critères de l'analyse linguistique (phonétique, prosodique, syntaxique, lexical, discursif), rien ne le justifie. Parmi les facteurs les plus importants qui conduisent à ce processus d'idéalisation figurent au premier rang le renom de la littérature ainsi que les rayonnements culturel et politique du pays. En définitive l'imaginaire linguistique se construit avec l'imaginaire culturel.

Houdebine a défini deux types de normes linguistiques : les normes objectives issues de la description des productions verbales et les normes subjectives relevant des opinions, jugements, attitudes ou représentations sociales pour les sociologues (Houdebine, 2013, 11). Cette production linguistique articulée à l'imaginaire fait l'objet de nombreuses investigations (par exemple : Remysen, 2011). Ces normes vont nous être très utiles pour caractériser l'usage linguistique des différents groupes qui nous intéressent.

Parmi les normes objectives, Houdebine distingue les *normes systémiques* et les *normes statistiques* (tableau 2). Les premières concernent la conformité des usages aux règles de la structure de la langue, tandis que les deuxièmes correspondent à leur fréquence. Les normes systémiques et statistiques peuvent converger ou diverger, rendant ainsi compte de la dynamique synchronique des langues (Houdebine, 1985).

3 - La norme n'est qu'une abstraction qui permet de poser les cadres à la description d'un usage (Hjelmslev, 1942).

Les normes subjectives correspondent à l’imaginaire linguistique proprement dit des locuteurs, lequel rend compte « [du] rapport (ou [des] représentations) des sujets parlant à la langue » (Houdebine-Gravaud, 2002, 11). Cet imaginaire se traduit par un ensemble d’attitudes parmi lesquelles l’auteur distingue les normes évaluatives, fictives, prescriptives, communicationnelles et identitaires (tableau 2).

- Les *normes évaluatives* correspondent à la conscience que les locuteurs ont de la présence ou de l’absence d’un fait de langue dans leurs propres usages ou ceux des autres, que cette conscience soit fondée ou non.
- Les *normes fictives* régissent les attitudes qui s’appuient sur des jugements d’ordre esthétique, affectif ou historique – lorsque l’on dit par exemple « ça sonne mieux » et « comme disait mon père ».
- Les *normes prescriptives* sont le résultat d’un processus d’institutionnalisation, c’est-à-dire entérinées et véhiculées par les ouvrages de référence (dictionnaires et grammaires), par l’école ou encore par les académies de la langue.

Tableau 2 – Normes linguistiques et argumentation

| Catégories de Normes | | Types d’arguments |
|--|-----------------------------------|---|
| Normes objectives | <i>Normes systémiques</i> | Arguments relatifs à la langue en tant que système, c’est-à-dire en tant que code structuré à différents niveaux (sémantique, morphologique, grammatical, etc.) |
| | <i>Normes statistiques</i> | Arguments relatifs à la fréquence d’un emploi |
| Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit | <i>Normes évaluatives</i> | Arguments relatifs à l’usage ou à la variation (temporelle, géographique et socio-stylistique) |
| | <i>Normes fictives</i> | Arguments d’ordre historique, esthétique ou moral |
| | <i>Normes prescriptives</i> | Arguments s’appuyant sur des autorités en matière de langue (dictionnaires, grammaires, auteurs reconnus, ...) |
| | <i>Normes communicationnelles</i> | Arguments relatifs à la langue en tant qu’instrument de communication, adaptable selon les contextes |
| | <i>Normes identitaires</i> | Arguments relatifs aux valeurs identitaires ou culturelles de la langue |

Source : Remysen, (2011, 25).

- De leur côté, les *normes communicationnelles* reposent sur la prise en compte du destinataire dans les échanges : par souci de clarté ou de compréhension, un locuteur peut en effet vouloir adapter son langage et utiliser des formes qui, d’un point de vue strictement prescriptif, sont pourtant considérées comme des fautes (Remysen, 2011).
- Enfin, les *normes identitaires* permettent de rendre compte du rôle que la langue joue dans la construction de l’identité culturelle d’une communauté.

La prise en compte de cet imaginaire linguistique permet d'envisager une véritable dynamique des communautés de langage. Les deux grands niveaux de normes (objectives et subjectives) sont en interaction. Celles-ci permettent aux membres d'un groupe ou d'une communauté de s'identifier, de se comprendre et d'élaborer collectivement des connaissances dont les différentes étapes de création, validation et diffusion sont immergées dans des pratiques langagières.

1.4. Communautés linguistiques / communautés langagières

Au terme de ces présentations qui montrent une certaine diversité, mais qui finalement convergent vers l'idée que la cognition ne peut être dissociée du langage (dont nous soulignons la pluralité des expressions), il convient de rassembler les pièces du puzzle. Nous disions plus haut que l'apprentissage consiste à réajuster sans cesse références et stéréotypes, dans le jeu d'une différenciation socioculturelle des communautés interprétatives. L'agir du sujet dans son rapport à la langue, autant que la langue dans sa dynamique, contribuent à des distinctions entre des groupes plus ou moins larges de participants. Ce phénomène a été qualifié de communauté linguistique (Chomsky, 1965, Hymes, 1984). Puis a été ajoutée la notion de *compétence de communication* pour rendre compte des usages et de ses variations (Hymes, 1984).

Effectivement des personnes regroupées en un même lieu de manière régulière seront invités à participer à des célébrations collectives puis adopteront progressivement ces fameux stéréotypes, que Girin qualifie de *relationnels* qui « permettent d'entretenir le lien social et de marquer les positions » (1990, 12). Girin fera de ces moments d'interaction plus ou moins solennels, plus ou moins réguliers, les soubassements de *communautés langagières* ou *communautés de parole*.

Le rappel des premières notions sociologiques de la communauté renforcera ici le pouvoir structurant du langage. La communauté est un cadre de socialisation s'inscrivant dans une temporalité plus longue que l'interaction. Par opposition avec la société, elle caractérise un mode de socialisation domestique entre pairs prolongeant des valeurs traditionnelles et sédentaires (Tönnies, 1957, rapporté par Lejeune, 2010,208).

Comment le langage va-t-il opérer ? D'une manière générale, et c'est ce qui rend l'analyse très délicate, le langage doit permettre de faire en sorte que *tout se passe comme si* tout le monde se comprenait au sein d'une communauté langagière. Partant de ce « comme si », Girin caractérise ainsi les communautés langagières :

- les membres de la communauté langagière opèrent la même décomposition des messages langagiers en trois composants (littéral, indexical et énigmatique),
- ils décodent de manière univoque le composant littéral,
- quand ils sont placés dans la même situation, ils accomplissent le même repérage des éléments propres à la situation désignés par le composant indexical,
- ils disposent de la même gamme de contextes généraux pour interpréter le composant contextuel ou énigmatique (1990, 29).

Remarquons que les typologies des communautés de savoiront une approche tout à fait comparable lorsqu'elles traitent de principes de cohésion, incitations ou mode d'apprentissage (Cohendet et Llerena, 2003, par exemple). Girin précise qu'au sein d'une même communauté linguistique, les membres peuvent choisir des contextes différents pour interpréter la même chose. On peut alors fournir à ce stade une première distinction entre les différents groupes humains et langagiers qui nous intéressent. En reprenant la catégorisation « G1/G2 » de Kerbrat et Traverso, il est essentiel de différencier les CoPs des CE.

La distinction tient au canal et prend des conséquences importantes. Il s'agit de reprendre la différence entre langage oral et langage écrit. Ils représentent des canaux différents, des matérialités différentes, qui influent sensiblement le travail de signification (Klinkenberg, 2014). Selon ce linguiste, « les sémiotiques⁴ qui transitent sur l'un et l'autre de ces canaux sont profondément affectées par les propriétés de ceux-ci » (2000). Pour exemple : le canal visuel permet de faire transiter 10⁷ fois plus d'information que le canal auditif dans le même laps de temps (Groupe μ , 1992). Alors que l'ouïe privilégie les syntaxes linéaires, la vision usera abondamment de syntaxes tabulaires car on peut traiter simultanément un certain nombre d'informations (la simultanéité est autorisée par la puissance du canal), tout en conservant la linéarité. Alors que les CoPs se coordonnent massivement avec le langage oral, les CE sont installées dans l'écrit.

Mais comme nous le fait remarquer Lejeune (2011) le mode de fonctionnement de certaines communautés (les communautés en ligne) illustre des spécificités (production collective de contenus ou de logiciels libres) sans pour autant se laisser caractériser de manière classique par la notion de *communauté* en sciences humaines et sociales. Pour cela, l'auteur préfère

4 - Sémiotique : ensemble de relations, d'une part, entre forme et substance, de l'autre, entre un plan de l'expression et un plan du contenu s'inter-définissant mutuellement (une commutation d'unités sur un de ces plans étant supposée correspondre à une modification des rapports sur l'autre plan).

éviter d'employer l'expression *communauté virtuelle* pour traiter plutôt de *collectifs médiatisés* orientés vers un projet.

A notre sens, cette remarque ouvre la voie à la caractérisation d'un autre type de travail socialement organisé que nous proposons de dénommer *Collectif* (Coll) et qu'il s'agira de définir d'un point de vue langagier en insistant en premier lieu sur la dimension des imaginaires linguistiques.

2. Communautés et Collectifs langagiers et cognitifs

L'intérêt porté aux communautés dans l'activité économique depuis la fin des années 80 a permis de démontrer que des modalités autonomes de création des connaissances étaient possibles, que ces modalités touchaient au cœur même des activités pratiquées et que de fait celles-ci conféraient un pouvoir à ces groupes (Amin et Cohendet, 2004, Bootz et Kern, 2009, Cohendet, Créplet et Dupouët, 2006). Les communautés exercent aussi bien à l'intérieur d'organisations hiérarchiques qu'à l'extérieur à partir de la maîtrise de certains savoirs comme dans le cas des communautés épistémiques. L'analyse des communautés s'est depuis déployée dans des directions riches et complémentaires. Une des dimensions qui constituera notre fil directeur concerne le pouvoir symbolique de la communauté et sa relation aux institutions établies (organisations économiques et communautés scientifiques).

Jusqu'à présent les travaux se sont davantage consacrés aux communautés de pratique⁵. Nous ne reviendrons donc pas sur tous ces travaux, nous nous concentrerons sur la possibilité d'autres formes de communautés, dénommés collectifs, afin de marquer l'intérêt qu'il est nécessaire de porter à ces groupes. La qualification de ces groupes sera réalisée en termes sociolinguistiques, c'est-à-dire en reprenant notre problématique relative aux imaginaires collectifs ainsi qu'aux modalités de coordination.

2.1. Retour sur les différents types de communautés

Notre propos consiste à mettre en évidence un autre principe de coordination dans les groupes autonomes qui accompagne une autre finalité que celle des CE. La comparaison entre différents types de communautés proposée par Cohendet et Llerena, (2003) est d'une grande utilité. Elle nous permet de revenir sur la question du canal linguistique. Les CoPs sont en effet des communautés de l'oral même si un grand nombre de documents écrits y sont produits et utilisés. La CoPs rassemble des agents homogènes (une profession par exemple)

5 - Lièvre et Laroche soulignent que seulement 10% des travaux de recherche sur les communautés traitent des communautés épistémiques, 2014.

impliqués dans l'amélioration d'une pratique et cherchant les connaissances pertinentes pour y parvenir. Les interactions majeures se réalisent au contact les uns des autres en verbalisant les situations y compris au moment d'accueillir de nouveaux membres.

Tout autre est le fonctionnement des CE. Selon Cohendet et Llerena (2003) nous sommes dans l'univers de la production de nouvelles connaissances destinées à devenir savoir socialement validé. Les agents sont hétérogènes (ils exercent dans des disciplines parfois distinctes et appartiennent à différentes organisations), ils se rapprochent les uns des autres et persistent dans la relation car ils se reconnaissent comme pairs, ils respectent une autorité procédurale et, surtout, leur activité consiste à codifier la connaissance. L'ensemble de cette activité est régie par le canal de l'écrit qui permet la conceptualisation, le référencement des travaux et la prise de distance critique.

Mais il existe deux grands programmes de recherche à propos des CE (Lièvre et Laroche, 2014). Si le terme *epistemic community* est utilisé pour la première fois par Holzner et Marx (1979), en référence à un collectif de chercheurs qui ont une croyance partagée sur une certaine manière de faire de la science (Lièvre et Laroche, 2014), il va effectivement donner lieu par la suite à des orientations diverses. Et au cours des années 2000, l'apparition d'autres types de communautés va nécessiter d'élargir les caractéristiques des CE.

Le second programme de recherche est ancré dans les sciences du politique et il nous montre une autre dimension de l'agir. Les communautés étudiées sont impliquées dans des affaires internationales touchant aux politiques environnementales, industrielles ou militaires. Dans la définition proposée par Haas⁶, il est question de *principes, valeur de l'action sociale, démarche politique et croyance partagée en la vérité*.

Nous ne sommes plus tout à fait dans le même univers des CE qui créent et codifient de nouvelles connaissances dans une visée scientifique, s'ajoute ici une dimension politique voire une visée transformatrice. Au cours des années 2000, d'autres types de communautés

6 - «réseau de professionnels ayant une expertise et des compétences reconnues dans un domaine particulier et ayant une légitimité en matière de conduite d'une politique dans un domaine spécifique. Bien qu'une communauté épistémique puissent être constituée de professionnels de diverses disciplines et d'horizons, ils ont (1) un ensemble commun de croyances normatives et des principes, qui fournissent une justification basée sur la valeur de l'action sociale des membres de la communauté ; (2) une causalité de croyances partagées qui sont dérivées de l'analyse des pratiques menant ou contribuant à un ensemble de problèmes centraux dans leur domaine et qui a ensuite servi de base pour élucider les multiples liens entre les actions politiques possibles et les résultats escomptés, (3) des notions communes de validité (des critères intersubjectifs définis en interne pour la mesure et la validation des connaissances) dans le domaine de leur expertise, et (4) une démarche politique commune qui est un ensemble de pratiques communes associées à un ensemble de problèmes auxquels leurs compétences professionnelles sont dirigées. Ce qui lie les membres d'une communauté épistémique est leur croyance partagée ou la foi en la vérité et l'applicabilité des formes particulières de la connaissance ou des vérités spécifiques» (Haas, 1992, p. 3, repris par Lièvre et Laroche, 2014).

vont émerger à la faveur du développement d'Internet : communautés virtuelles, communautés d'intérêt, communautés créatives, communautés en ligne, communautés d'utilisateurs. Nous nous situons au début de ces phénomènes et ne disposons pas de toutes les catégories nécessaires pour les analyser en détail. Nous nous limiterons à comparer les CE aux collectifs (Coll).

2.2. De l'usage des communautés

Pour cela il faut faire intervenir les interactions de la communauté avec ses partenaires. Les firmes recrutent leurs futurs chercheurs et ingénieurs autant pour leur compétence qu'en raison de leur appartenance à une communauté de savoir, l'intérêt résidant dans les liens entretenus avec leur communauté (David et Foray, 2002). L'activité de codification⁷ développée par les CE est alors essentielle car elle diminue l'incertitude dans l'univers de l'exploration technologique pour les firmes. Une illustration éclatante de cette hybridation entre connaissances scientifiques et stratégies technologiques est fournie par l'industrie pharmaceutique qui s'est rebaptisée Industrie des Sciences de la Vie au début des années 2000 à l'échelle mondiale.

Tout autre est le projet des collectifs (Coll). Pour fixer momentanément les idées, on peut poser que les CE font œuvre scientifique et proposent de partager leurs résultats en société dans un projet d'émancipation ou de contrôle. La dénomination *communautés de connaissance* convient tout à fait à cette dynamique : « des réseaux d'individus dont l'objectif fondamental est la production et la circulation de savoirs nouveaux et qui interconnectent des personnes appartenant à des entités différentes, voire rivales » (David et Foray, 2002, 2).

A contrario les Coll sont avant tout animés par des valeurs (souvent présentées comme progressistes), se proposent de développer un projet d'émancipation sociale et recherchent de ce fait des connaissances ainsi que des compétences susceptibles de servir leur projet.

Nous sommes ainsi assez éloignés d'une articulation directe entre connaissance scientifique et activité économique. Nous ne sommes plus dans le même type de situation de gestion et les contextes mobilisés afin d'interagir sont très éloignés des cadres habituels de transaction entre

7 - La codification consiste à formuler une connaissance en utilisant un langage reconnu par une communauté d'acteurs et à lui associer un support non humain transférable d'acteur en acteur (livre, fichier informatique, publication, etc.). Elle comporte un coût certain et entraîne des risques puisque la connaissance codifiée peut être rapprochée de l'information. Par contre, elle produit plusieurs avantages associés : il est possible d'échanger la connaissance codifiée, dans un rapport marchand notamment ; et il est possible de la protéger juridiquement grâce aux dispositifs de protection de la propriété intellectuelle. La complémentarité entre codification et protection juridique permet donc la diffusion massive des connaissances. Certaines connaissances n'ont cependant pas vocation à être codifiées, soit parce qu'on ne veut pas les codifier, notamment dans le but de limiter les possibilités de diffusion (Cowan, David et Foray, 2000).

firmes et communautés (Creplet et Dupouët, 2009). Il s'agit donc de recadrer au sens du *frame* de Goffman (« frames function to organize experience and guide action, whether individual or collective, ... frame alignment is a necessary condition for movement participation », 1974).

Pour l'instant, les Coll ne font pas l'objet de définitions très précises. Il est question de mobilisations à partir d'expériences, d'intérêts et de solidarités autour de projets communs dont la coordination serait facilitée par Internet. Notre objectif est d'aller plus loin dans la précision en définissant conjointement principe identitaire et mode de coordination des Coll en termes sociolinguistiques.

2.3. Méthodologie

Afin de maintenir le propos dans des limites intelligibles, nous utiliserons principalement une seule approche sociolinguistique : celle des imaginaires linguistiques. Nous mettrons ainsi en évidence le travail des normes proposées par Houdebine, en cohérence avec notre projet d'étude centré sur les processus d'identification et la coordination.

Nos choix épistémiques et méthodologiques peuvent brièvement se justifier au sens de Theureau (2006,13 et ss). Cette exploration de l'agir langagier part de la conviction que la culture au sens d'imaginaire culturel est au fondement des activités et que plus fondamentalement, en suivant Aristote, la *φαντασία* (phantasia) est condition de la pensée, et en poursuivant avec Castoriadis que cet imaginaire est source de création, en particulier sous sa forme d'*instituant* qui vient remettre en cause l'*institué* (1990, 434).

C'est également la conviction que les « systèmes cognitifs fonctionnels » sont eux-mêmes portés par des processus de communication qui permettent les interactions et produisent en définitive la culture. Et pour finaliser notre orientation : nous établissons des constats réguliers de mutation culturelle forte dont le numérique est sans doute l'une des dimensions les plus émergées.

L'analyse de discours, dite « socio-sémantique », qui forme le cadre de notre approche, consiste à analyser essentiellement 3 dimensions des énoncés : le contexte d'énonciation, les caractéristiques des locuteurs et les caractéristiques sémantiques. Dans les deux corpus choisis, la situation d'énonciation est identique puisqu'il s'agit de l'auto-présentation des deux organisations sur leur site internet respectif. Les caractéristiques des locuteurs sont définies par le type d'organisation auquel ils appartiennent, ici CE et Coll.

Aussi, nous nous focaliserons sur la troisième dimension : celle de caractéristiques sémantiques. Leur analyse en termes d'utilisation du lexique et des figures rhétoriques en lien avec les normes de la grille de Houdebine sert à différencier ces deux organisations.

Notre analyse empirique se développe sur deux petits corpus constitués à partir de l'auto-présentation de deux entités sur leur site internet : une CE et un Coll dont nous avons examiné les textes au moyen d'une analyse basée sur les liens de proximité sémantique dans le lexique français proposé par Tmuse (<http://naviprox.net/tmuse/tmuse>). Ce logiciel permet d'analyser les chemins sémantiques au sein des réseaux de synonymie. Il intègre sept dictionnaires de la langue française, les réseaux sont analysés au moyen de chaînes de Markov.

Dans les textes d'auto-présentation des deux organisations, notre intérêt porte en particulier sur les mots soulignés par nos soins dans la reproduction des textes ci-dessous⁸.

Nous nous limitons dans cette première approche à quelques termes (4 ou 5 dans la majorité des cas) qui apparaissent lorsqu'on fait émerger des associations sémantiques, en nous basant sur la signification utilisée par les auteurs de l'auto-présentation, à savoir le sens propre ou le sens métaphorique.

La communauté épistémique étudiée est l'Association Française du Marketing (<http://www.afm-marketing.org/>) qui a été créée en 1984 avec le soutien de la Fondation Nationale pour l'Enseignement de la Gestion. Elle a le statut d'association à but non lucratif (statut loi 1901). Le collectif étudié est Cortecs(<http://cortecs.org/>) qui se présente explicitement comme « un collectif d'enseignement et de recherche en esprit critique et sciences, qui vise à diffuser et à développer l'esprit critique ». Ce Coll est né en 2010 à l'Université de Grenoble à l'initiative de cinq formateurs professionnels et a pour objectif de mettre à disposition les travaux de tous les acteurs – enseignants, chercheurs, étudiants – travaillant sur un sujet développant l'esprit critique, quelle que soit leur origine disciplinaire.

2.4. Analyse de discours de deux corpus : AFM et Cortecs

L'AFM se présente à l'aide de trois rubriques « Mission », « Histoire » et « Gouvernance ». Au contraire, le Coll Cortecs met en avant son identité avec une rubrique « qui sommes-nous ? ».

L'extrait du texte de présentation en ligne de l'AFM que nous avons retenu présente l'organisation de l'association et ses objectifs.

8 - Les noms des deux organisations n'ont pas été retenus pour l'analyse.

« L'association française du marketing (AFM), régie par la loi 1901, a été fondée en 1984. Elle rassemble aujourd'hui une communauté d'environ 600 adhérents individuels et institutionnels (entreprises et établissements d'enseignement supérieur). Sa mission consiste à stimuler, diffuser et valoriser le savoir scientifique en marketing.

Stimuler

L'afm vise à promouvoir l'excellence, par la facilitation des interactions et des collaborations entre les chercheurs, enseignants, entreprises et organisations : ...

Diffuser

L'afm soutient les enseignants-chercheurs francophones et contribue à leur visibilité nationale et internationale : ...

Valoriser

L'afm est l'ambassadeur de la communauté scientifique francophone en marketing, au-delà des frontières géographiques, disciplinaires et scientifiques : ... »

Les synonymes extraits de Tmuse sont limités aux 4 ou 5 premières occurrences émergeant dans la ressource (ou moins lorsque le nombre total des synonymes est inférieur) :

Rassembler, agglomérer, amasser, accumuler, totaliser, amener

Communauté, association, société, groupe, réunion

Individuel, personnel, particulier, propre, spécifique, caractéristique

Institutionnel, légal, réglementaire, institutionnel, régulier, licite

Mission, charge, fonction, poste, rôle

Stimuler, exciter, stimuler, animer, exalter, enflammer

Diffuser, répandre, propager, transmettre, émettre, colporter

Valoriser, augmenter, hausser, valoriser, majorer, renchérir

Savoir, science, connaissance, humanisme, omniscience, sagesse

Connaître, voir, comprendre, posséder, apercevoir, concevoir

Marketing, marchéage, mercatique, commercialisation

Promouvoir, pousser, soutenir, porter, promouvoir, favoriser

Excellence, perfection, suréminence, bonté, finesse

Facilitation (faciliter), simplifier, stimuler, ouvrir, faciliter, apporter

Interaction, interférence, battement, rencontre, coïncidence

Collaboration coopération, complicité, contribution, cotisation, association

Chercheur, savant, théoricien

Enseignant, professeur, enseigneur, instituteur, maître

Entreprise, commerce, manufacture, exploitation, industrie, affaire

Organisations, rassemblement, association, parti, entreprise, société

Soutenir, remonter, reconforter, encourager, exciter, réparer

Francophone : *Non représenté dans la ressource*

Contribuer, participer, prendre part, collaborer, concourir, coopérer

Visibilité, perception, recouvrement, rentrée, encaissement, idée

Nationale, domestique, national, intérieur, familial, familial

Internationale, universel, cosmopolite, transnational, mondial, planétaire

Ambassadeur, représentant, envoyé, diplomate, émissaire, député
Scientifique, savant, érudit, habile, instruit, docte
Frontière, limite, bord, bordure, lisière, ligne
Géographique, spatial, aérospatial
Disciplinaire (discipline), enseignement, art, science, instruction, étude

En regard de la classification des normes par Houdebine, les réseaux sémantiques émergeant par les relations synonymiques du texte de l'AFM font apparaître un profil fortement marqué par les normes objectives, tant systémiques que statistiques ainsi que par les normes subjectives prescriptives et communicationnelles.

En effet, la norme systémique est fréquemment évoquée à travers les systèmes qui font référence (communauté, entreprises, établissements, organisations, disciplin[air]es, ...)

Du nombre d'adhérents combiné à la diversité de leur provenance se dégage la norme statistique (600 adhérents, rassembler, individuel, institutionnel, communauté, organisation, national, international, ...), la cooccurrence de ces mots dans le même texte suggérant l'étendue importante de cette organisation.

L'usage fréquent du vocabulaire se référant à la fois à la norme subjective prescriptive et la norme subjective identitaire est essentiellement groupé autour de termes évoquant l'autorité compétente reconnue (institutionnel, savoir, excellence, chercheur, enseignants, scientifique, organisation, entreprise ...).

Liée à la norme prescriptive, la norme communicationnelle sous-tend la présentation de l'association : stimuler, valoriser, diffuser, connaître, promouvoir, facilitation, collaboration, interaction, soutenir, francophone, contribuer, visibilité, ambassadeur, ...).

En revanche, peu d'occurrences dans le texte peuvent être liées aux normes évaluatives et fictives : seuls les éléments relatifs à l'histoire de l'association (fondée en 1984) et aux variations géographiques (national, international, frontière, géographique) relèvent respectivement des normes fictives et évaluatives.

Enfin, l'absence de figures de style (i. e. métaphores ou pléonasmes), traces des intentions d'expression de l'auteur, renforce l'effet d'objectivité et de neutralité.

En définitive, à l'égal de nombreuses communautés scientifiques, cette CE rappelle les règles de la science normale afin de permettre à ses adhérents de réaliser leurs activités de recherche et de publications dans les meilleures conditions pour une audience nationale et internationale, et l'AFM se présente comme l'une des modalités de coordination de la CE.

Tableau 3 – Comparaison d’une CE et d’un Coll

| Catégories de Normes | | AFM | CORTECS |
|--|-----------------------------------|--|--|
| Normes objectives | <i>Normes systémiques</i> | favorise la diversité des approches | Reconnues uniquement lorsque « publiques » |
| | <i>Normes statistiques</i> | nombre d’adhérents | Sans objet |
| Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit | <i>Normes évaluatives</i> | Excellence assise internationale | Refus des normes évaluatives des CE |
| | <i>Normes fictives</i> | anime la communauté scientifique porte-parole de la communauté | Valeur morale / éthique de l’absence d’intérêt |
| | <i>Normes prescriptives</i> | Savoir, excellence | Critique, cultiver le doute |
| | <i>Normes communicationnelles</i> | stimuler, valoriser, diffuser | contribuer |
| | <i>Normes identitaires</i> | 600 adhérents, établissements d’enseignement supérieur | indépendance |

Tout autre est la présentation de Cortecs avec sa rubrique « qui sommes-nous ? »

« Les membres du corteX ne sont financés que par leurs enseignements et par leur salaire public (lorsqu’ils en ont un). Ils ne déclarent aucun conflit d’intérêt, et n’entretiennent aucun lien avec une source de financement industrielle ou privée. Quitte à ne pas être riches, ils ne souhaitent pas émousser le fil de leurs analyses et leurs productions.

Ils préfèrent contribuer à de la publication publique, et ne donnent pas la priorité à la course de hamsterdespublications dans les revues à referees ».

Enseignement, instruction, morale, moralité, leçon, conseil
Financer, payer, bailler des fonds, commanditer, prêter des fonds
Salaire, traitement, récompense, rémunération, appointements
Public, commun, connu, répandu, colporté, propagé
Conflit, combat, opposition, lutte, heurt
Intérêt, valeur, denier, arrérages, revenu
Lien, attache, rapport, liaison, analogie
Source, origine, provenance, principe,
Financement, investissement, entretien, apport (uniquement 4 termes liés à la suite de financement dans le même cluster)
Industriel, abondant, grand, fécond, productif, prolifique
Privé, dépossédé, sevré, apprivoisé, personnel, intérieur
Quitte, exempté, dispensé, délivré, déchargé

Riche, opulent, abondant, plein, gros, généreux

Émousser (sens propre), user, détruire, abattre, écacher, écraser, (sens métaphorique) affaiblir, diminuer, adoucir, tempérer, modérer

Analyse, comparaison, codex, énumération, exposé

Production, travail, réalisation, film, ouvrage

Publication, livre, parution, recueil, fascicule, écrit

Course (sens métaphorique de compétition), compétition, rivalité, épreuve, tournoi, concours

Hamster (sens métaphorique), pingre, ladre, grippe-sou, lésineur, rapiat

Les associations sémantiques, matérialisées ici sous leur forme synonymiques font apparaître que le Coll utilise massivement un vocabulaire relié à des normes identitaires et évaluatives lorsqu'il s'agit de se démarquer de certaines CE. L'utilisation du sens métaphorique et par la même occasion d'une connotation négative attribué aux pratiques d'autres organisations dont l'objectif ne serait pas le bien commun apparaît à plusieurs reprises (privé, riche, course, hamster). En revanche, l'activité du Coll est présentée en termes neutres, ou encore désintéressés ou moralement valorisants (enseignement, public, quitte à être riche, publication publique).

Au-delà des associations synonymiques (relations paradigmatiques), les liens syntagmatiques font également apparaître des mises en relations à forte valeur évaluative (riche = émousser le fil des analyses) qui revient à mobiliser un argument d'ordre moral dans l'équivalence établie.

Enfin le recours à la figure de style du pléonasme (publication publique) souligne la forte valeur identitaire qui motive ce Coll.

Ce Coll se présente explicitement dans une perspective critique. Les personnes attirées par cet imaginaire (mettre en question les choix scientifiques et technologiques, débusquer les tentatives de manipulation de l'opinion) disposent de quatre modalités pour rejoindre ce Coll : offrir des textes (cours, blogs), signaler une expertise, mettre à disposition des documents de recherche, lancer une alerte. Les premiers contacts se font donc par le canal de l'écrit et la majorité des contributions supposent la disponibilité d'informations sous forme de documents écrits ou d'enregistrements sonores.

2.5. Enseignements et perspectives

Nous avons présenté deux communautés de savoir. L'une est une CE et correspond aux canons de la science avec une grammaire particulière et la dominance de normes objectives. Il s'agit de conserver le statut scientifique, institutionnel et déjà reconnu par la société. Le site n'est en définitive que la vitrine de l'activité de l'association et la mémoire sobre des

travaux. Tout autre est la situation du Coll. C'est un autre type d'imaginaire qui est à l'œuvre et d'autres modalités de coordination.

Sur le plan des grammaires langagières, l'AFM utilise un ton neutre, quasi-officiel et factuel. Ce qui laisse penser qu'en tant que CE, cette association prend place dans une division du travail qui ne lui pose pas problème, ce qui par conséquent facilite le développement de ses activités. Au contraire, le Coll Cortecs met en question la répartition des rôles : critique du système de publication et volonté d'ouverture des possibilités de publication. Des appels sont lancés afin d'élargir le cercle des producteurs et de diversifier le format des documents déposés (cours et travaux pratiques, blogs, vidéos). Une exploration plus poussée du site internet de ce Coll, laisse entrevoir un discours alarmiste à propos du développement de certains types de connaissances et de pratiques (médicales, pédagogiques, sciences physiques). En termes cognitifs, il ne s'agit donc pas de conserver la répartition des tâches entre la science et la société. Il s'agit de pratiquer la remise en cause dans une visée d'émancipation vis-à-vis de discours trompeurs.

Ces quelques résultats peuvent se prêter à une première généralisation. En prenant la typologie de Cohendet et Llerena comme modèle, nous proposons de prolonger la réflexion en introduisant et commentant la catégorie *Collectif* (dernière ligne et dernière colonne).

Tableau 4 – Extension de la typologie des communautés de savoir

| | objectives | agents | Cognitive activities | Recruitment rules | Dominant learning mode | Cohesion principles | Incentives | <i>Language Channel</i> |
|--------------------|--------------------------------------|----------------------|--|--------------------------|---|-----------------------------------|---|-------------------------|
| Funct group | Ensure given tasks | Homogeneous | Disciplinary specialization | Hierarchical | Unintended learning by doing | Definition of the tasks | Meet given quantitative objective | <i>oral</i> |
| CoPs | Increase the skills in a given space | Homogeneous | Articulation of knowledge about a given practice | Co-optation | Intended learning by doing and knowledge articulation | Common interest to the practice | Increased performance in a given practice | <i>oral</i> |
| EC | Produce 'new' knowledge | Heterogeneous | Codification of knowledge and its circulation | By peers | Intended searching and codification | Respect of a procedural authority | Recognition by peers | <i>writing</i> |
| Coll | <i>Change part of society</i> | <i>Heterogeneous</i> | <i>Accumulation of material</i> | <i>adhesion</i> | <i>Intended search</i> | <i>Values</i> | <i>Reinsurance / identity</i> | <i>writing</i> |

Source : Trois premières lignes : Cohendet and Llerena(2003, 284), *en italiques* : auteurs (2015).

Nous souhaitons faire porter principalement la discussion sur les critères relatifs aux objectifs, principes de cohésion et incitations.

Les objectifs sont bien différents entre Coll et CE. Plusieurs autres illustrations pourraient être mobilisées afin de confirmer ce constat, toutefois nous ne disposons pas de suffisamment de recul pour constituer une base d'expérience significative en la matière. Une autre différence importante et qui méritera tout autant d'être explorée plus finement concerne la discipline

interne et l'autorité. Dans le cas de Coll, nous sommes davantage dans le champ de la *cité civique* au sens de Boltanski et Thévenot, avec l'affichage de valeurs particulières, plutôt que dans le domaine de la recherche scientifique. Enfin, l'une des incitations majeures pour les Coll nous semblent résider dans un principe de réassurance dans l'affirmation des valeurs. Très souvent c'est le principe de multitude offert par Internet qui vient apporter l'information suivant laquelle « chacun sait que l'intérêt qu'il porte à telle valeur est partagé par un grand nombre de personnes ».

Conclusion

Notre objectif consistait à proposer une approche du rôle attribué au langage dans l'élaboration et la transmission des connaissances. Ceci afin de pousser plus loin la caractérisation des dynamiques cognitives et en particulier tenter d'intégrer davantage de nouvelles formes de pratiques de communication et de cognition.

Au terme de cette présentation qui s'est efforcée de rendre accessible l'intérêt de l'analyse des énoncés et des discours, nous pensons pouvoir consolider la pertinence de la catégorie *Collectif* dans ses dimensions d'imaginaire linguistique et d'activité cognitive organisée. L'appareil analytique déployé laisse entrevoir de nombreuses perspectives d'analyse en termes de grammaires langagières et de genres linguistiques. La perspective des imaginaires linguistiques nous semble tout autant féconde afin de prolonger l'étude des communautés de savoir. Dans une inspiration proche de celle de Knorr-Cetina (1999) qui interroge les différentes procédures d'investigation scientifique comme autant de modalités de la science en train de se faire, il nous paraît pertinent d'intégrer l'interrogation politique au sein même de l'analyse de la question de ces ensembles communautaires ou collectifs tant dans leur dynamique propre que dans leur articulation à la société (de la connaissance).

Bibliographie

Adam, J.M. (1992) *Les textes: types et prototypes*, Paris, Nathan.

Biber, D. (1994) "An analytical Framework for register Studies", in Biber, D and Finegan, E (eds), *Sociolinguistic Perspective on Register*, New York/Oxford: Oxford University Press, 31-55.

Boltanski, L., et Thévenot, L. (1991) *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

- Castoriadis, C. (1990) *Domaines de l'homme, Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Editions du Seuil.
- Cohendet, P., Llerena, P. et Marengo, L. (1998) « Theory of the firm in an evolutionary perspective: a critical assessment », in *Proceedings in the DRUID Conference*, Copenhagen, 9-11, June.
- Cole, M, et Scribner, S. (1974) *Culture and Thought*, New York : John Wiley & Sons Inc.
- Cowan, R., David, P., et Foray, D. (2000) “The explicit economics of knowledge codification”, *Industrial and Corporate Change*, 9, 2, 211-253.
- De Munck, J.(1999)*L'institution sociale de l'esprit*, Paris, PUF.
- Dieng, R., Corby, O., Giboin, A., Golebiowska, J., Matta, N., et Ribière, M. (2000) *Méthodes et outils pour la gestion des connaissances*, Paris, Dunod.
- Ermine, J.L. (1996) *Les systèmes de connaissances*. Paris, Editions Hermès.
- Ermine, J.L. (2007) *Management des connaissances en entreprise*. Lavoisier. Paris, Hermès Science.
- Ferry, J.-M. (1991) *Les puissances de l'expérience*, tome I, Paris, Éditions du Cerf.
- Ferry, J.-M. (2004) *Les grammaires de l'intelligence*, Paris, Éditions du Cerf.
- Foray, D. (2000) *L'économie de la connaissance*, Editions La Découverte.
- Foray, D., (2002) « Trois modèles d'innovation dans l'économie de la connaissance » in Mustar P., et Penan H., *Encyclopédie de l'innovation*, Paris, Economica.
- Gardin, B.(1989) « Machine à dessiner ou machine à écrire ? La production collective d'une formulation ». *Langages*, 93, 84-97.
- Girin, J. (2001) « La théorie des organisations et la question du langage » in Borzeix, A et Fraenkel, B, *Langage et travail. Communication, cognition, action*. CNRS Editions, p. 167-186.
- Girin, J. (1990) « Problèmes du langage dans les organisations », in Chanlat et al. : *L'individu dans l'organisation : les dimensions oubliées*, Presses Universitaires de Laval (Québec), collection “Sciences administratives”, et éditions ESKA (Paris), 1990, pp. 37-77.
- Goody, J. (1977) *The domestication of the savage mind*, Cambridge University Press. Traduction française *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris: Editions de Minuit, 1979.
- Groupeµ, (1992)*Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Le Seuil (La Couleur des idées).
- Hajek, I. (2011)« Sociologie, cognition et langage : une méthodologie d'observation ». *Langage et Société*, 135, 1, 67–85.
- Hjelmslev, L. (1942) « Langue et parole », *Cahiers F. de Saussure*, Genève, 29-44.
- Houdebine, A.-M. (1985) « Pour une linguistique synchronique dynamique », *La linguistique*, 21, 7-36.
- Houdebine, A.-M.(1993) « De l'imaginaire des locuteurs et de la dynamique linguistique : aspects théoriques et méthodologiques », dans Francard M. (éd.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Leuven/Louvain-la-Neuve, Peeters/Institut de linguistique, p. 31-40.

- Houdebine-Gravaud, A.-M.(2002) « L’imaginaire linguistique : un niveau d’analyse et un point de vue théorique », dans Houdebine-Gravaud, A.-M. (éd.), *L’imaginaire linguistique*, Paris, L’Harmattan, p. 9-21.
- Houdebine-Gravaud, A.-M.(2013) « L’imaginaire linguistique entre idéal de langue et langue idéale. Sa modélisation, son application, son développement en imaginaire culturel via la sémiologie des indices », in Proceedings of the 10th International Conference of the Faculty of Letters of Pitesti, Roumanie, June, 9-19.
- Hymes, D. (1972) “Models of the Interaction of Language and Social Life”, in Hymes, D et Gumperz, J (eds), *Directions on Sociolinguistics*, New York: Holt, Rinehart and Winstn, 35-72.
- Hymes, D.H. (1973, 1984) Vers la compétence de communication (titre original: Toward linguistic competence, manuscrit n°16 – 1973 – de la série, non éditée, des Texas Working Papers in Linguistics), trad. De F.Mugler, Paris, Hatier CREDIF, 1984.
- Kerbrat-Orecchioni, C., et Traverso, V. (2004) « Types d’interactions et genres de l’oral », *Langages*, 2004/1, n° 153, 41-51.
- Klinkenberg, J.M.(2014) « Entre servitude et autonomie. Quelle place pour l’écriture dans les sciences du langage ? », *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française*, Freie Universität Berlin et Institut de Linguistique Française, CNRS, Juillet.
- Klinkenberg, J.M.(2000)*Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil.
- Knorr-Cetina, K. (1999)*Epistemic Cultures The cultures of knowledge societies*, Cambridge, Harvard University Press.
- Kuhn, T. (1962)*The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago:The University of Chicago Press. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, “Nouvelle bibliothèque scientifique, 1972
- Labov, W. (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.
- Lejeune, C. (2011) « From virtual communities to mediated collectives. A comparison of Debian, Wikipedia and the Open Directory Project » in Francq, P., *Collaborative Search and Communities of Interest: Trends in Knowledge Sharing and Assessment*, IGI Global, 10-20.
- Lejeune, C. (2010) « Existe-t-il des communautés sur Internet ? La réponse de trois études du mouvement du logiciel libre » in Actes du Congrès AISLF, Namur, mai, 208-214.
- Levelt, W. J. M. (1989)*Speaking: From intention to articulation*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Martinet, A. (1969) « Peut-on dire d’une langue qu’elle est belle », in *Le français sans fard*, Paris, Presses Universitaires de France, 7-36.
- Poitou, J.P. (1995) « Documentation is Knowledge : An Anthropological Approach to Corporate Knowledge Management », in Barthès J.P. (Ed), *Proceedings of the Third International Symposium on the Management of Industrial and Corporate Knowledge*. Compiègne, 91-103.
- Putnam, H. (1994)*Le réalisme à visage humain*, Paris, Seuil.
- Remysen, W. (2011) « L’application du modèle de l’Imaginaire linguistique à des corpus écrits : le cas des chroniques de langage dans la presse québécoise », *Langage et Société* 1/2011, 135, 47-65.

Sperber, A. et Wilson, D. (1989) *La pertinence, communication et cognition*, Paris : Editions de Minuit.

Tönnies, F. (1887, 1996) *Gemeinschaft und Gesellschaft*. Leipzig: Fues's Verlag, traduction anglaise (1957) *Community and Society*, New Brunswick: Transaction Publishers.